



Origines scientifiques des muséums de Grenoble et de Nantes (18e-20e siècles) : similitudes et différences

Joëlle Rochas

► To cite this version:

Joëlle Rochas. Origines scientifiques des muséums de Grenoble et de Nantes (18e-20e siècles) : similitudes et différences. Commémoration du bicentenaire du Muséum de Nantes par le Muséum de Nantes et le Centre François Viète de l'Université de Nantes, Oct 2010, Nantes, France. <halsde-00511565>

HAL Id: halsde-00511565

<https://hal.archives-ouvertes.fr/halsde-00511565>

Submitted on 25 Aug 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Joëlle ROCHAS

**Conférence donnée pour la journée d'étude organisée pour la
Commémoration du bicentenaire du Muséum de Nantes
par le Muséum de Nantes
et le Centre François Viète de l'Université de Nantes
20 octobre 2010**

Origines scientifiques des muséums de Grenoble et de Nantes : similitudes et différences

I - Différence : elle est de taille, elle concerne leur naissance. Cette naissance se fait à l'instigation du Muséum national pour le Muséum de Nantes, alors qu'elle résulte de la volonté même des Grenoblois pour celui de Grenoble. Le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble, ancêtre du Muséum d'aujourd'hui, est en effet né d'une souscription lancée par les Dauphinois en 1773. Y participèrent des aristocrates passionnés de botanique et de minéralogie, des religieux s'intéressant à la médecine et à la chirurgie, des francs-maçons souhaitant poursuivre hors du Temple les travaux initiés en loge, et des militaires voyageurs, bref la société éclairée habituelle du 18^e siècle. A l'origine, le but des Grenoblois qui ne possédaient pas d'université était de se doter d'une institution propre à l'enseignement des sciences. On verra par la suite que ce but premier n'a pas été atteint, ou du moins que les choses ont évolué différemment. La souscription d'origine, c'est-à-dire la participation financière des Dauphinois, avait développé chez eux un fort sentiment d'appartenance au cabinet. Ce sentiment d'appartenance s'est prolongé très loin dans l'histoire du Muséum, jusqu'aux débuts du 20^e siècle. Le Muséum était la propriété des Dauphinois, la propriété des Grenoblois. C'est en 1848 que le vieux cabinet s'est transformé en muséum et en 1855 que celui-ci s'installa dans les locaux que nous lui connaissons aujourd'hui. Une naissance donc à Grenoble placée à l'origine sous le seau de l'autonomie et n'émanant en rien d'aucune centralité ; et un premier statut qui était un statut privé.

II - Les similitudes : elles sont nombreuses entre Grenoble et Nantes et se retrouvent tout au long de la vie des deux musées. Je me suis aidée, pour l'étude de ces similitudes, des travaux sur Nantes réalisés par Jean et Nicole Dhombres (Jean Dhombres a été le Président de mon jury de thèse).

1. Tout d'abord, **l'existence de jardins de botanique**, qui précède la naissance des 2 musées, avec un environnement naturel favorable : la mer pour Nantes, la montagne pour Grenoble. Jean Dhombres évoque le Jardin des apothicaires de Nantes au 17^e siècle, jardin qu'on souhaita, en raison de la situation portuaire de Nantes, transformer en Jardin royal au 18^e siècle. Il y a à Grenoble dans la seconde moitié du 18^e siècle des jardins botaniques privés, qui sont la propriété d'herboristes ou de médecins originaires des montagnes, et entretenus par des jardiniers formés en Provence ; ces jardiniers cultivent les plantes de la montagne mais acclimatent déjà d'autres plantes qu'ils remontent de Provence (c'est dans un de ces jardins que Jean-Jacques Rousseau venait consulter l'herboriste Liotard) ; les botanistes grenoblois consultent déjà dans les bibliothèques provençales les herbiers de plantes dont certaines viennent d'Egypte ; il y a aussi des jardins privés plantés d'espèces exotiques que ramènent de Saint-Domingue les riches négociants grenoblois ayant fait fortune aux Antilles ; il y a enfin, à la fin du 18^e siècle, le premier Jardin de botanique de la ville dans lequel on se livre à toutes sortes d'expériences d'acclimatation de plantes, plantes des montagnes ou plantes

exotiques. Ce jardin est lié au Cabinet, à l'École de chirurgie et à l'Hôpital. On y donne des cours publics de botanique. Viennent s'y former les naturalistes amateurs mais aussi les apothicaires et les médecins, plus tard les étudiants en pharmacie.

2. **l'existence de cabinets d'amateurs** dont les spécimens ont été légués au Cabinet ou au Muséum, selon le cas, pour en constituer les premières collections. De 1773 à la Révolution, j'ai ainsi pu dénombrer 3 cabinets de curiosités et 6 collections d'amateurs transmis pour la création du Cabinet de Grenoble : ce sont essentiellement des cabinets de curiosités de religieux contenant entre autres des collections égyptiennes (nous avons ainsi par exemple le cabinet d'un franciscain et le cabinet de l'Ordre des Antonins), ce sont des cabinets de riches marchands avec des collections venant d'Amérique (citons le cabinet d'un Grenoblois au nom savoureux et dont on comprend tout de suite la provenance des collections : Raby l'Américain ou Raby d'Amérique) ; ce sont enfin des collections minéralogiques provenant des Mines du Dauphiné, la minéralogie alpine constituant le socle des collections.

Ces cabinets d'amateurs dauphinois font le pendant aux cabinets de Dubuisson et de Buron à Nantes au 18^e siècle ou encore au cabinet de physique de Le Bouvier Desmortiers.

3. **l'appartenance à un réseau savant** que révèle la riche correspondance grenobloise : Grenoble se trouve avec son botaniste de renommée internationale Dominique Villars placée au centre d'un réseau qui rayonne le long du sillon alpin et à travers toute l'Europe. Ce réseau est renforcé par l'appartenance des naturalistes (Villars, Dolomieu, Saussure) à l'Académie delphinale, elle-même reliée à d'autres académies en France et en Europe. J'ai pu lire chez Jean Dhombres l'existence à Nantes au 18^e siècle d'un triple réseau initial : celui des Oratoriens, celui des écoles d'hydrographie et celui des apothicaires. Le réseau nantais est renforcé par l'appartenance de certains de ces membres à la franc-maçonnerie : c'est le cas également à Grenoble où le tout premier cercle à l'initiative de la création du Cabinet est un réseau maçonnique.
4. **des liens privilégiés avec le Cabinet du roi et plus tard le Muséum national**, et notamment de nombreux échanges à Grenoble comme à Nantes avec Thouin, Haüy, Fourcroy ; à Grenoble comme à Nantes, les naturalistes ont un seul et même modèle : Buffon.
5. **un même essor pendant une période favorable aux institutions scientifiques et allant des Lumières à la fin de l'Empire** : cette unité de temps propice aux sciences a été définie par Jean Dhombres pour l'ensemble de la France et elle s'est vérifiée pour plusieurs institutions scientifiques dont celles de Grenoble et de Nantes.
6. **une période défavorable sous la Restauration et la Monarchie de Juillet** : les Champollion qui dirigent le Cabinet d'histoire naturelle de Grenoble sont inquiétés pour des raisons politiques et doivent quitter Grenoble. Le Cabinet, comme toutes les institutions nées des Lumières, est jugé suspect et ses gardes ont été placés sous surveillance. A Grenoble, le conservateur de la bibliothèque qui lorgne sur un poste en remplacement des Champollion, n'hésite pas à faire planer un doute sur la probité des 2 savants. C'est le cas également pour Dubuisson à Nantes, placé sous contrôle d'une commission de surveillance et empêché d'avoir toute autorité dans les domaines scientifiques qui sont les siens.
7. **Une mise en concurrence à partir de 1830 avec l'Université**, la seule institution désormais en charge de l'enseignement. Elle délivre des diplômes et va donc

détourner les étudiants en médecine et en pharmacie des cours publics de botanique. C'est la fin des cours publics de botanique à Grenoble, cours qui s'y donnaient depuis les années 1765 selon les principes mêmes de Jean-Jacques Rousseau. 1830, c'est la date à laquelle, nous dit Jean Dhombres, Dubuisson cesse ses cours de botanique à Nantes. C'est l'époque également, et notamment à Grenoble, d'une perméabilité extrême des collections entre le muséum et les facultés, et de la disparition ou de la détérioration de spécimens au profit du laboratoire de la Faculté des sciences : le muséum semble devenir à Grenoble la réserve dans laquelle la faculté a toute liberté de venir puiser. Jusqu'à nouvel équilibre.

Exit donc, on l'a vu, la fonction d'enseignement au muséum. Reste la conservation oui mais comment ?

8. **La nécessaire fonction d'animation** : les prémices de la fonction d'animation se font jour à Grenoble dans les années 1835, avec la nécessité impérieuse que l'on lit dans les archives de monter des expositions. Et elles ont lieu, ces expositions, timidement. Mais c'est à Nantes en 1920 que le danger d'immobilisme qui guette désormais les muséums est clairement brandi. Je cite son conservateur Marchand :

Dans le domaine de l'activité humaine il est une sorte de mise au point continue qui se fait insensiblement : faute de s'y conformer ou de pouvoir la subir, on n'est plus au pas, on n'est plus de son siècle : le courant nous laisse sur la rive – c'est le cas du vieillard – c'est par définition le cas des collections des Musées d'histoire naturelle qui ne montrent que des choses qui ont été.

Cette évocation de la fonction d'animation offrira certainement une transition à la communication d'Armand Fayard pour les 20^e et 21^e siècles.

9. **Un élément de prestige** : chacun des 2 musées représente au 19^e siècle la vitrine de sa ville, la présence forte ou prétendue telle de la ville dans le monde. Les maires y sont très sensibles. Ceci est vrai pour les maires mais ceci est vrai également pour les habitants de la ville : pour couronner cela à Grenoble, obtenir au début du 20^e siècle, pour un lettré, un poste de conservateur au Muséum est un parcours très recherché, et plus recherché même qu'à la Bibliothèque où il aurait normalement sa place.

10. **Le classement 1^e catégorie en 1954 par Théodore Monod**, alors Inspecteur Général des Musées d'histoire naturelle de province. Ce classement distinguait 6 muséums dont deux tout à fait comparables : Grenoble et Nantes.

Et j'aimerais conclure mon intervention sur la figure de l'équilibre triangulaire nécessaire au bon développement de tout muséum, figure triangulaire mise à jour par Jean Dhombres dans son étude sur le Muséum de Nantes et largement vérifiée à Grenoble également : Paris, la Ville et l'Université. Sur 2 siècles d'existence, la pérennité de nos muséums tiendrait au respect de l'équilibre entre ces trois forces.

Je vous remercie.

BIBLIOGRAPHIE

1. Généralités

DHOMBRES (Nicole), DHOMBRES (Jean), *Naissance d'un nouveau pouvoir: sciences et savants en France (1793-1824)*, Paris, Payot, 1989, 938 p. (Bibliothèque historique Payot).

2. Concernant le Muséum de Grenoble

ROCHAS (Joëlle), *Du Cabinet de curiosités au muséum: les origines scientifiques du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (1773-1855)*, thèse sous la dir. du Professeur Gilles Bertrand, Université de Grenoble, 2006, en 2 vol., 874 p. (avec Jean Dhombres comme Président du jury de thèse).

ROCHAS (Joëlle), *Muséum de Grenoble: une histoire naturelle*, Grenoble, Editions du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble, 2007, 273 p. (ouvrage adapté de la thèse).

3. Concernant le Muséum de Nantes

DHOMBRES (Nicole), *Chronique de Nantes: en l'an II: pour une autre histoire de Nantes sous Carrier*, Nantes, Siloë, 1993, 180 p.

MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE NANTES, *Le Muséum d'histoire naturelle de Nantes*, Nantes, Muséum d'histoire naturelle, 1992, 24 p.

Un Musée dans sa ville: le muséum d'histoire naturelle, sciences, industrie et société à Nantes et dans sa région, XVII^e-XX^e siècles, sous la dir. de Jean Dhombres, Nantes, Ouest-Editions, 1990, 495 p.